

Hommage à Philippe Jeusette

Prononcé le 31 août 2022 au Théâtre de Poche à Bruxelles

Phiphi, mon ami, je ne parlerai pas de toi au passé, même si je vais m'employer à partager quelques souvenirs, pour le plaisir de retrouver ce temps qu'on croit perdu mais qui est idélébile dans nos mémoires. Ta présence en moi n'est pas de celles qui se dissolvent si facilement. Je cabotinerai peut-être un peu, parfois. C'est le jeu. Je ne vois pas comment tu pourrais me le reprocher...

Qu'est-ce qu'on a rit ensemble, Phiphi. On s'en est payé quelques bonnes tranches. On s'est parlé franchement, aussi. Sans détour. De la vie, mais aussi de la mort. On a partagé nos désarrois et nos fragilités. On s'épaulait dans les moments difficiles. On pouvait se regarder dans les yeux.

On a presque le même âge.

Tu es l'un des acteurs les plus puissants de notre génération. Tu faisais tes études à l'INSAS, pendant que je faisais les miennes au Conservatoire. On a grandi ensemble, théâtralement, bien qu'évoluant dans des sphères très différentes. Ah ces familles de théâtre dont le sport favori est de se taper mutuellement sur la gueule. Nous aurons déjoué très tôt et joyeusement ces cloisonnements.

On a eu la chance de se retrouver dans la même distribution au début de nos carrières respectives. C'était en 1988, dans *La foi, l'amour, l'espérance*. Tu avais 22 ans, moi 25. Ce fut une galère mémorable ... Je n'oublierai jamais ce filage, quelques jours avant la première, pendant lequel les techniciens accrochaient et pointaient les projecteurs en déplaçant les échelles au milieu du plateau où nous tentions désespérément de jouer le spectacle ... Ca a duré plusieurs heures. Nos partenaires abandonnaient la partie les uns après les autres pour aller se coucher. Le dernier carré finit sur les genoux vers deux heures du matin ...

C'était une distribution complètement folle. Il y avait Suzy Falk, qui avait parfois du mal à cacher son exaspération pendant les répétitions, Brenard Graczyk, qui donnait à manger aux pigeons, Jean-Michel Vovk, Yves Degen, Francine Landrain, Michel de Warzée ... J'en oublie, évidemment. Il y avait aussi – mais nous ne le savions pas - la maman du fils de Rémi De Vos, qui allait nous aider pour les montages et démontages d'*Occident* au Girasole, à Avignon en 2015.

Par la suite, nos routes se sont séparées, mais j'ai suivi ton parcours d'acteur avec admiration. On se croisait après les spectacles, avec Patrick, Janin, Alex, Valérie...

A l'INSAS, tu as rencontré Michel Dezotteux, qui t'a embarqué dans l'aventure du Varia. Vous avez fait dix-sept spectacles ensemble, dont *Octobre* de Georg Kaiser, qui te vaudra le Prix du Théâtre du meilleur acteur. Tu y étais magnifique, dans un rôle où on ne t'attendait pas à priori. Tu avais trente deux ans. Je ne suis pas prêt d'oublier l'inénarrable *Noce chez les petits bourgeois* avec Christian Hecq, Nicole Valberg, Patrick Descamps, Bernard Yerlès – pardon, j'en oublie ... -, ni la trilogie des pièces de Schwab dont vous avez fait la création mondiale et qui nous a tous pété à la figure comme une bombe atomique.

Il y eut l'aventure du Cargo, à Genève. Il y eut le bureau d'acteurs du Varia par le biais duquel vous aviez décidé, avec, entre autres, Janine Godinas et Alexandre Trocky, de vous engager pleinement dans la vie de votre théâtre. Il y eut ton Lopakhine dans *La Cerisaie*. Du sur mesure.

Pas moins de neuf spectacles avec Marcel Delval. Douze avec Philippe Sireuil, dont *Le Misanthrope*, que tu jouas malgré un accident de moto qui t'avait détruit l'épaule. Tu y portais pourtant Marie Lecomte à bout de bras dans une scène mémorable.

Nous répétions *Lucrece Borgia* pendant les représentations du spectacle au National. Je n'oublierai jamais le cri de surprise poussé par Valérie Bauchau, au milieu de la première improvisation sur la grande scène du deuxième acte, quand tu lui as soudain saisi l'entre jambes avec la main. Simon Gauthier, Pierre Verplancken, Pierre Haezaert, François Delcambre, Juan Martinez et Alan Bourgeois, fraîchement sortis des écoles, n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles. Ils n'avaient jamais vu ça. Tu es un de ces

rare acteurs qui puisse susciter à la fois la stupeur et la compassion. On aurait pu penser à te faire jouer la tragédie grecque...

La création de *Lucrece Borgia* au Carré des Arts, sous une pluie battante striée d'éclairs, les soirées interminables qui suivaient les représentations, cette fête insensée au bar du matin – ton bureau, à l'époque – dont je ne peux décemment pas raconter les détails ici ... Tu me comprendras. Rendez-vous au bar pour les intéressés... Rire, bon dieu ! Rire ! Quel bien ça fait ! Le propre de l'homme aurait dit Bergson.

Tu as donné cours à l'INSAS pendant de longues années. Nous nous sommes reconnus dans cette passion commune pour la pédagogie. Nous avons le même amour du texte, la même exigence, parfois impitoyable.

Cette exigence, ce perfectionnisme, tu te l'imposais d'abord à toi même.

Je me souviens de cette répétition d'*Occident*, cinq jours avant la première. L'écriture de Rémi De Vos ne pardonne ni imprécision, ni le dérapage, et le rythme que vous avais demandé d'assumer avec Valérie était proprement dément. Ce jeudi là, vous vous engagez, comme chaque jour, dans un filage. Tout à coup, tu rates une marche et la mécanique se grippe. C'est la première fois que ça arrive depuis un moment. Furieux contre toi même, mais aussi angoissé à l'idée que ça puisse t'arriver en public, tu quitte brutalement le plateau et te réfugies dans les coulisses du Petit Varia en claquant la porte derrière toi. Pause. On envoie Valérie en éclaireur.

A la reprise, tout fonctionnait à nouveau comme sur des roulettes. Et la journée pouvait se terminer aux *Pénates*, place Flagey, où on refaisait le monde presque tous les soirs. Ces répétitions, avec Quentin Simon qui tenait fermement la brochure, furent une fête permanente. Tu fus une fois encore nommé aux Prix de la Critique pour ce rôle. Nous savions tous très bien ce que tu devais au travail formidable de Valérie, à tes côtés, dans le spectacle. Quelle paire d'acteurs ! C'est à la faveur de la double aventure de l'INSAS et du Varia que tu as rencontré Catherine et Annick, les mamans de Bob et de Nell. C'est au Varia que tu allais trouver, en Alexandre Trocky et Janine Godinas, les partenaires fidèles de toute une vie. Dix-sept spectacles avec Janin, vingt-six avec Alex.

Dans les rencontres qui suivirent on ne peut oublier ta collaboration avec Christophe Sermet. Surtout sur *Vania* ! où, la hache à la main, tu exprimais sans réserve cette grande et belle colère à la fois vitale et désespérée qui est en toi et que j'aime. On ne peut pas non plus faire l'impasse sur son travail avec Antoine Laubin. Notamment sur ton incarnation sarcastique et bouleversante de Patrick Declerck dans *Crâne*. Tu impressionnais un peu ces « encore jeunes » metteurs en scènes à l'époque. Je me souviens de conversations avec Christophe et Antoine qui n'étaient pas sans appréhension à l'idée de travailler pour la première fois avec toi. Je leur ai dit à tous les deux de ne pas s'inquiéter. D'y aller en confiance. Ils n'ont pas eu à le regretter, je pense.

Ta carrière donne le tournis. J'oublie évidemment des gens, ici, et des spectacles. Qu'il me pardonnent et complètent par eux-mêmes cette incroyable liste.

Le grand public t'a découvert dans la série *Ennemi Public* où tu campais un Patrick Stassart violent et fragile qui n'a laissé personne indifférent. Miracle de l'image animée, nous serons au rendez-vous du dénouement de cette série dont m'avais confié récemment avoir terminé le tournage avec émotion. Au cinéma, tu as collaboré, entre autres, trois fois avec Luc et Jean-Pierre Dardenne. Une palme d'or, quand même ! On va se gêner ...

Nous nous sommes retrouvés professionnellement quatorze ans après *La foi, l'amour, l'espérance*. J'étais devenu metteur en scène. J'ai eu la chance de constituer, avec toi et Valérie Bauchau, un couple de théâtre qui a travaillé ensemble pendant vingt ans. Ce fut d'abord *Combat de Nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès, qui te valut une nouvelle nomination aux Prix de la critique. Bernard Sens n'a pas pu oublier ce moment où tu t'avançais vers lui menaçant, torse nu, cheveux hirsutes et décolorés, brandissant une bouteille de Whisky. Quand PhiPhi fâché, lui toujours faire comme ça. Pourtant, je n'ai

jamais, jamais eu peur de toi. Tu avais atteint cette maîtrise qui permet d'accueillir le chaos sans danger réel. Il y eut ce moment, aussi, où la machine à pluie qui arrosait une des dernières scènes du spectacle s'est enrayée. Tu maintenais Valérie sur le petit praticable blanc pendant qu'un jet d'eau incontrôlé et abondant lui inondait le visage. Elle suffoquait et tu hurlait : « Tu me prends pour de la merde ?! »

Je ne peux pas m'empêcher de raconter encore ce souvenir de répétition que beaucoup d'entre vous connaissent mais qui me fait rire à chaque fois que je l'évoque. Nous étions dans la salle de répétitions de *L'acteur et l'écrit* dont les murs ont si souvent résonné de ta voix puissante. Marcos, qui réalisait la scénographie du spectacle, nous avait aménagé un petit dégagement au fond de l'espace avec une porte par laquelle se faisaient les sorties. Nous répétions la scène de rencontre amoureuse entre Léone et Albouy avec Valérie et Mwanza Goutier. Nous avons tous oublié que tu avais disparu dans le dégagement à l'issue de la scène précédente. Le travail sur la scène d'amour a débouché sur un silence. C'était un beau moment. Quelques secondes après, nous avons entendu, derrière la porte du dégagement, et prononcé d'une voix sourde : « Sale pute ! » Rire général. Tu avais écouté toute la scène en silence derrière le panneau. Tu avais laissé le temps se suspendre, puis tu étais intervenu au moment exact. Timing parfait. Effet comique garanti. Tu auras joué les cocus magnifiques toute ta carrière, avec jubilation.

J'ai déjà parlé de *Lucrece Borgia*.

Il y eut ensuite *Feu la mère de madame* et *Feu la Belgique de Monsieur* de Georges Feydeau et Jean-Marice Piemme, où tu arborais cette perruque absolument insensée dénichée dans les réserves du Théâtre du Parc. Et puis cette fameuse représentation où, au début de la seconde partie, alors qu'à la faveur du mouvement d'une tournette, tu apparaissais en Albert II plus vrai que nature lisant son journal sur les WC à côté de Valérie en Paola immergée dans le bain mousse, un spectateur s'est levé, furieux, et s'est retourné, en apostrophant le public du parterre qui riait aux éclats : « Ce n'est pas drôle ».

Il y eut encore *Botala mindele* de Rémi De Vos, dont nous avons fait ensemble la création mondiale.

Voir le couple que vous formiez, Valérie et toi, avancer en âge fut un privilège irremplaçable pour moi mais aussi, je pense, pour les spectateurs qui ont pu sentir le temps passer sur leurs visages et assister à l'éclosion et au développement d'une profonde et rare complicité. Nous sommes, Valérie, Quentin, notre assistant préféré, et moi, orphelins d'un quatuor amical, professionnel et humain absolument unique. Nous devons nous retrouver tous les quatre pour *La mouette* de Tcheckhov et *Le retour au désert* de Koltès. J'espérais qu'Axel Cornil vous écrirait, à Valérie et à toi, des rôles sur mesure.

Je sais aujourd'hui que je ne monterai jamais *Le retour au Désert*.

Tu étais un acteur immense. Tragique et truculent, violent et tendre, puissant et fragile. Un grand professionnel. Meticuleux. Précis. Un formidable camarade de travail, aussi, d'une fidélité et d'une rigueur indéfectibles. Un homme d'équipe. Follement drôle et festif. Le théâtre était ta passion.

Tu étais un être humain merveilleux. Tu étais mon ami. Je t'aimais. Ton départ ouvre en moi un vide impossible à combler. Tu va nous manquer à tous énormément.

Je pense à Michel et Loulou – tes parents et tes premiers fans - qui vivent aujourd'hui l'impensable.

Mais je me souviens surtout de tous ces moments passés ensemble, des vacances, des parties de tarot, de ces repas délicieux que tu cuisinait. De nos têtes à têtes irremplaçables. De nos silences partagés. Du goût inimitable de la première gorgée de bière avec toi, après le travail. Ca, ça va me manquer Phiphi, même si tu vis dans mon cœur. Je finis sur cette folle soirée où on visionnait les karaoké de Sardou pour sélectionner ceux qui figureraient dans Occident. Je t'entends encore :

« Que le plus grand navire de guerre
Ait le courage de me couler
Le cul tourné à Saint Nazaire,
Pays Breton où je suis né !

Ne m'appellez plus jamais France
La France, elle m'a laissé tomber
Ne m'appellez plus jamais France
C'est ma dernière volonté.»

Salut PhiPhi.

Repose-toi maintenant.

Frédéric Dussenne